

L'ACTION UNIVERSITAIRE

DÉCEMBRE 1946

- | | | |
|--------------------------|--|--------------------------|
| <input type="checkbox"/> | <i>EN DEUX MOTS ET PLUS</i> | <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> | <i>HOMMAGE DE L'A.G.D.U.M. A L'UNIVERSITE DE CAEN</i> | <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> | <i>REX DESMARCHAIS : UNE CONSCIENCE D'ECRIVAIN</i> | <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> | <i>PAUL M. CRU : DON DE LA VISION ET SENS MUSICAL
CHEZ VICTOR HUGO</i> | <input type="checkbox"/> |
| <input type="checkbox"/> | <i>ROGER DUHAMEL : LE COURRIER DES LETTRES</i> | <input type="checkbox"/> |

69

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal



COMITÉ EXÉCUTIF :

Me Emile Massicotte, président
M. J.-A. Lalonde, 1er vice-président
M. Gérard Parizeau, 2e vice-président
Me Maurice Trudeau, c.r., secrétaire
Lt. colonel Urgel Mitchell, trésorier
M. Roger Duhamel, président du Comité de Publication
M. Jules Labarre, président sortant de charge
Dr Louis-Charles Simard, ancien président
Dr Stéphane Langevin, ancien président

CONSEIL GÉNÉRAL :

Le Comité Exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Roméo Martin et
M. William Houde
Chirurgie dantaire : Dr Gérard Plamondon et
Dr Jacques Demers
Droit : Me Paul Galt Michaud et Me Marcel
Côté
H.E.C. : M. Jean Nolin et Jean C. Aubry
Lettres : M. Jean Houpert et M. Gérard
Aumont p.s.s.
Médecine : Dr Roma Amyot et Dr Emile
Blain
Médecine vétérinaire : Dr J.-A. Viau et
Dr Joseph Dufresne
Optométrie : M. Edgar Lussier et M. Jean
Hotte
Pharmacie : M. René Boudrias et
M. Rodolphe Dagenais

Philosophie : M. Gérard Barbeau et Rév.
Père Albert Landry, o.p.

Polytechnique : M. Marc Boyer et M. Roland
Bureau

Sciences : M. Abel Gauthier et M. Roger
Lamontagne

Sciences sociales : M. François DesMarais et
M. Albert Mayrand

Théologie : M. l'abbé H.-G. Palardy et
M. l'abbé Irénée Lussier

Le président de l'Association générale des
étudiants ;

Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;

Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette
(H.E.C.)

Administrateur : M. Jean-Pierre Houle.

Aviseurs légaux : Me Roger Brossard, C.R.,
Me Damien Jasmin, C.R.



COMITÉ DE PUBLICATION :

MM. Roger Beaulieu, Rex Desmarchais, Roger
Duhamel, Alfred Labelle, Léon Lortie, Jean
Nolin, Fernand Seguin, M. l'abbé J.-Bernard
Gingras.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr
Olivier Maurault, MM. Roger Brais, Jean
Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr
Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques
Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie
Beauregard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs
Stéphane Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest
Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald May-
rand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbon-
neau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier,
secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.



L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés
de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *l'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité
de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration : 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie Pierre Des Marais, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît chaque
mois, sauf juillet et août.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

SOMMAIRE



En deux mots et plus	2
Hommage de l'A.G.D.U.M. à l'Université de Caen	3
Une conscience d'écrivain <i>Rex Desmarchais</i>	9
Don de la vision et sens musical chez Victor Hugo <i>Paul M. Cru</i>	15
Le Courrier des Lettres <i>Roger Duhamel</i>	20



EN DEUX MOTS ET PLUS

On trouvera plus loin le texte de la radiodiffusion de l'hommage rendu à l'Université de Caen lors de l'Assemblée générale annuelle de l'A. G. D. U. M. Rappelons ici que c'est à la demande de l'Association que l'Université de Montréal a décerné un doctorat "honoris causa" au recteur de l'Université de Caen. Pourquoi un tel geste? Pour affirmer la solidarité des universitaires de langue française et en second lieu pour accroître le prestige de notre université et attirer l'attention des pays amis sur son oeuvre. On reconnaîtra que depuis sa fondation, l'A. G. D. U. M. s'est plu à faire connaître l'université, à travailler à son rayonnement.

—A ceux qui n'étaient pas à l'assemblée générale,

—A ceux qui nous ont toujours accordé un appui indispensable, à tous les diplômés (il en reste encore) qui ne sont pas membres actifs de notre Association, nous livrons ce court message.

—Depuis le 30 novembre, l'A. G. D. U. M. a un président d'honneur. Chaque année, le Conseil sortant de charge pourra nommer un tel président. Le choix du premier président d'honneur a été unanime et M. Edouard Montpetit, secrétaire général de l'Université, a accepté ce poste. L'A. G. D. U. M. a voulu rendre hommage à celui qui, depuis vingt-cinq ans, a donné toutes ses forces à l'oeuvre universitaire, qui a accordé aux diplômés et à leur Association, une amitié qui les honore. Au soir d'une journée consacrée à la pensée française, il se fit d'accueillir le plus grand représentant de la culture française au Canada.

—Une association comme la nôtre exige pour se développer, le dévouement, le désintéressement et l'intelligence d'un groupe d'hommes qui ont conservé assez de foi et de jeunesse de coeur pour ne pas marchander leur concours. L'A. G. D. U. M. peut se flatter d'avoir attiré de tels hommes. Ce n'est pas ignorer la collaboration généreuse de chacun d'eux que de souligner ici l'oeuvre de M. Jules Labarre, président sortant de charge. Tous ceux qui ont travaillé avec lui connaissent son attachement profond, sincère à l'Université et à l'Association des diplômés; ils connaissent surtout son désintéressement, son absence de préjugés qui lui faisait accueillir avec sympathie tout projet susceptible de révéler au grand public l'oeuvre de notre université. Il n'y a aucune exagération à dire ici que l'A. G. D. U. M. a été, durant les deux dernières années, la grande préoccupation de M. Labarre.

—Connaissez-vous une charge plus ingrate et plus délicate que celle de trésorier? On ne trouve jamais beaucoup de candidats à ce poste qui apporte plus de soucis que d'honneurs. M. Henri Gaudefroy occupe à Polytechnique une fonction lourde de responsabilités et qui ne lui laisse pas beaucoup de loisirs. Cependant, il a consenti à les rogner afin de veiller avec un soin jaloux, sur le trésor de l'Association. Par ses soins, l'A. G. D. U. M. est maintenant dotée d'une administration qui n'a rien à envier à d'autres organisations analogues. Cela ne s'est pas fait sans peine et sans dévouement. M. Gaudefroy a donné de l'une et de l'autre surabondamment.

—A MM. Labarre et Gaudefroy succèdent Me Emile Massicotte et le lieutenant-colonel Urgel Mitchell. Tous deux sont bien connus dans le monde universitaire et dans le monde des affaires. Plusieurs groupements sociaux ont bénéficié jusqu'ici de leur expérience et l'A. G. D. U. M. est heureuse à son tour de pouvoir leur confier ses destinées. Au poste de secrétaire pour le prochain terme, l'Exécutif sortant de charge a désigné Me Maurice Trudeau, c.r., président de la Chambre de Commerce de Montréal, qui n'a jamais refusé un service et que l'on retrouve dans les organisations où il faut de l'enthousiasme et de la générosité.

—Aux nouveaux membres du Conseil général nous souhaitons la plus cordiale bienvenue. Nous sommes assurés que nous recevons d'eux comme de leurs prédécesseurs, la plus entière collaboration.

—A tous les diplômés, nous offrons nos meilleurs voeux d'une bonne et heureuse année.

HOMMAGE DE L'A.G.D.U.M. A L'UNIVERSITÉ DE CAEN

Samedi, le 30 novembre 1946
1.30 à 1.55, heure de Montréal
19.30 à 19.55, heure de Paris

Chaîne Nationale R.D.F.
Réseau français — Radio-Canada
CKNC & CKCS —

Service International — R.C.
(Circuit RCA, Paris-Montréal)

1.30'00''

GERARD ARTHUR :

(Université de Montréal)

Ici le Service International de Radio-Canada. Je vous parle en ce moment du grand amphithéâtre de l'Université de Montréal où a lieu, cet après-midi, une cérémonie académique au cours de laquelle on doit conférer un doctorat **honoris causa** au recteur de l'Université de Caen, M. Jean Robert Mazet. M. Mazet étant à Paris, c'est la première fois, croyons-nous, qu'un titre universitaire est décerné par T.S.F. Cette émission est diffusée simultanément en France par les postes de la Chaîne Nationale de la Radiodiffusion Française et au Canada, par les postes du réseau français de Radio-Canada et les postes à ondes courtes du Service International de Radio-Canada. La cérémonie doit commencer dans un instant. Vous entendrez tout d'abord, M. Jules Labarre, président de l'Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal,

puis M. Edouard Montpetit, secrétaire général de l'Université. De Paris, Son Excellence monsieur Georges Vanier, ambassadeur du Canada en France, présentera le candidat au recteur Monseigneur Olivier Mauralet qui décernera officiellement le titre de docteur de l'Université de Montréal à Monsieur Mazet. Celui-ci répondra directement de Paris. Voici pour commencer, le président de l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal, M. Jules Labarre, docteur es-Sciences de Paris et professeur à l'Université de Montréal.

DISCOURS DE M. JULES LABARRE

A nos frères de Normandie nous voulons redire toute notre affection. Pendant ces courts instants de contact direct, où se superposent et se confondent si bien les images de nos deux pays, l'Université de Montréal projette sa grande ombre sur l'Université de Caen comme pour voiler les meurtrissures de l'Institution martyre. Et voilà qu'au moment où nous associons cette vision symbolique à un geste d'amitié, deux de nos compatriotes sont honorés par l'Université de Caen. Ce haut témoignage de sympathie montre bien l'identité absolue de sentiments et d'aspirations dont nous voulons renouveler aujourd'hui l'expression.

Aux universitaires de toute la France qui, par un enchantement, se joignent

à notre auditoire, nous voulons répéter notre attachement à la culture et à la pensée fécondes qui sont leur patrimoine. Nous aimons leur dire combien les manifestations de l'esprit français enrichissent sur cette terre américaine, les données qui conditionnent l'évolution sociale et artistique du Nouveau-Monde. Puisque les conquêtes techniques suppriment progressivement les distances physiques, nous espérons des échanges d'influence désormais nombreux et plus faciles.

A ceux qui dirigent l'enseignement et la recherche contemporaine, à ceux-là dont l'UNESCO cherche en ce moment, à Paris, à concilier les tendances et l'orientation sur un plan universel, notre Association adresse ses vœux de succès dans les délibérations en cours. Nous les invitons à tenir des assises dans notre ville, siège de deux universités amies, héritières respectivement de deux grandes sources culturelles. Ce monument du Mont-Royal, aux lignes harmonieuses et sobres, semble tout désigné pour accueillir les forums qui s'imposent sur la pensée et les connaissances humaines bouleversées par la tourmente.

La séance solennelle d'aujourd'hui, d'un éclat inusité, a été conçue sous le signe de la pensée française. Nous n'avons pu mieux trouver, pour interpréter dignement ce titre au nom des Canadiens, que la parole d'un homme qui consacre son talent et toute son énergie à l'édification spirituelle de notre Université en même temps qu'à une oeuvre littéraire et sociale qui fait autorité. Il a de nombreux titres de gloire. Il est officier de la Légion d'honneur, secrétaire général de l'Université de Montréal, président honoraire de l'Association Générale des Diplômés. J'ai le grand honneur de vous présenter M. Edouard Montpetit.

DISCOURS DE M. MONTPETIT

Je vous parle de l'Université de Montréal, qui est posée sur le Mont-Royal, comme un immense aéroplane blond. Au-delà de la plaine, la ligne vibrante des Laurentides semble, dans la splendeur de midi, le but promis à son vol.

Sur votre terre normande bouleversée, dans un décor que le labeur des siècles avait assagi et où renaît le charme d'une intimité que la nuit prochaine adoucit encore, que vous êtes loin de nos terres encerclées de forêts où persiste le tourment de la solitude ! Loin de notre robuste vallée du Saint-Laurent où s'élève la deuxième ville française du monde, Montréal !

Cependant, comme vous êtes proches aussi de nous.

La légende d'un Canada normand a persisté ; simplification que justifient presque nos commencements. De nos pères, les Normands sont arrivés les premiers et les plus nombreux ; mais leur influence, indéniable, rencontre celle des hommes du Perche et du Poitou, de la France du nord et de l'ouest, à laquelle le Canada se rattache largement. On me l'a rappelé à Poitiers d'où viennent mes ancêtres et où il me semblait être retourné après un très long temps.

Ainsi les Français du Canada sont installés à la croisée des chemins entre l'ancien et le nouveau monde.

Leur volonté, c'est-à-dire leur histoire, est d'origine européenne. Ils tiennent de la France leur raison de vivre et leur civilisation, source de leur résistance.

Ils prisent leur titre de Français ; mais ils l'expliquent en y ajoutant le

mot Canadien qui complète leur physionomie et marque leur attitude.

Ils se rattachent donc à l'Europe par fidélité et par tradition. C'est ce que leur devise exprime : "Je me souviens". Ils se souviennent de leurs ancêtres, de ceux qui ont participé à l'épopée française en Amérique et de ceux qui ont conquis leurs droits en terre canadienne. On les glorifie pour ce qu'ils ont accompli de canadien et pour ce qu'ils portent en eux de français. Champlain est de Brouage et de Québec ; et combien d'autres dont le nom retentit d'une sonorité magique dans notre histoire.

La France, lorsqu'elle installe en Amérique sa coutume et imprime son image à la terre, est un pays ancien. Elle a édifié son unité et vit une époque épanouie ; la fondation de Québec précède de peu d'années la première du **Cid**. Le Canada a connu le siècle éclatant de Louis XIV et participé à son rayonnement.

Le génie classique, qui préside à la naissance de notre pays et lui propose une destinée, est nourri de logique. La France prise l'homme et, dans l'homme, la pensée. Sa littérature est imprégnée d'humanisme, de tradition gréco-latine. Le Canada, séparé de la France au moment où elle s'oriente vers la libération de l'individu, reste fidèle à l'idéal classique, ou à l'image qu'il en conserve. Mais le Canada français est sensible au progrès, attentif aux idées actuelles. Il tente, dans le rude milieu où le contraint son destin, une expression renouvelée de beauté française. Du classicisme à Valéry, il puise au trésor des siècles une volonté d'enrichissement et d'indépendance.

Ainsi nos deux Universités, celle de Caen en France, celle de Montréal en Amérique, jaillies des mêmes sources profondes, collaborent dans le champ

du savoir et de la pensée à l'expansion française dans le monde.

GERARD ARTHUR :

(Montréal)

De Paris, Son Excellence monsieur Georges Vanier, ambassadeur du Canada en France, présente le recteur de l'Université de Caen au recteur de l'Université de Montréal.

DISCOURS DE S. E. M. Georges VANIER

Monseigneur le Recteur,

La carrière de M. Jean Robert Mazet est unique. Avant de venir à Caen il fut recteur de deux autres universités, toutes deux dans des camps de prisonniers en Allemagne. Quel titre de gloire !

Les universitaires qui connurent les prisons allemandes reconnaissent les immenses services rendus à la cause des universités par le capitaine Mazet, placé par la confiance de ses camarades à la tête de l'Université de l'Oflag 4-B, puis de Stalag 1-A qui comptaient un très grand nombre d'étudiants. Son patriotisme et son dévouement ont cristallisé l'énergie des jeunes Français qu'une propagande puissante ne réussit pas à atteindre.

Monseigneur le Recteur, j'ai l'honneur de vous présenter monsieur Jean Robert Mazet, recteur de l'Université de Caen, candidat au doctorat honoris causa de votre Université.

DISCOURS DE MGR. OLIVIER MAURALT

Merci Excellence.

A la France ressuscitée, mais encore douloureuse, à la Normandie héroïque, à la ville de Caen, martyre du droit, à son Université, à son Recteur, salut !

Monsieur le Recteur, je sais que vous êtes né à Paris, je sais que, élève de l'Ecole Normale Supérieure, vous avez obtenu votre licence ès-Sciences à 20 ans, votre agrégation de Mathéma-

tiques à 21, et votre doctorat ès-Sciences mathématiques à 25. Vous avez ensuite enseigné successivement aux lycées de Châteauroux et de Troyes, puis aux facultés des Sciences de Marseille et de Lille. Enfin, à l'âge de 41 ans, vous avez été nommé Recteur de l'Université de Caen.

En prenant possession, au mois d'octobre 1944, qu'avez-vous trouvé ? Des ruines. Votre université, plus de cinq fois centenaire, avait été ravagée par les bombes et les flammes. De votre faculté de Droit, de votre faculté des Lettres, de vos instituts scientifiques, de votre magnifique bibliothèque, le cœur de la Normandie humaniste, il ne restait que des murs déchiquetés et béants.

Monsieur, vous êtes heureusement dans la force de l'âge, vous avez l'esprit précis et méthodique du mathématicien. C'est évidemment la Providence qui vous a conduit là et vous a confié la tâche écrasante de relever ces murs et de leur insuffler une âme nouvelle; l'âme de la victoire. Une fois de plus, la civilisation chrétienne l'a emporté sur une barbarie d'autant plus dangereuse qu'elle se déguisait sous des dehors scientifiques très modernes.

L'oeuvre qui vous attend est une oeuvre de géant. Vous y serez aidé par votre peuple, dont le pouvoir de "rebondissement" tient du prodige; vous serez aidé aussi par l'Amérique et le Canada qui se souviennent de leurs ancêtres normands, par le Canada français, en particulier: ses familles ont perpétué outre-Atlantique vos noms, votre accent, votre tempérament, un peu de votre audace.

C'est pour marquer davantage cette parenté, et en gage de collaboration, qu'aujourd'hui, 30 novembre 1946, avec une émotion que les ondes vous

laissent peut-être deviner, je vous proclame, Monsieur, docteur **honoris causa** de l'Université catholique et française de Montréal.

GERARD ARTHUR :

(Montréal)

ET MAINTENANT, VEUILLEZ
ECOUTER LE RECTEUR DE L'UNIVERSITE DE CAEN, MONSIEUR
JEAN ROBERT MAZET QUI VOUS
PARLE DE PARIS.

(Paris, via RCA)

DISCOURS DU RECTEUR DE L'UNIVERSITE DE CAEN

Monsieur le Recteur,
Mesdames, Messieurs,

En cet instant où je viens d'entendre, de Paris, les émouvants discours prononcés devant vous et l'annonce de la flatteuse distinction qui m'est faite, mon imagination se tend de toutes ses forces vers votre magnifique ville dont j'essaie de me représenter les aspects les plus caractéristiques entrevus seulement sur des photographies: la cathédrale, Notre-Dame, le port, le célèbre pont lancé au-dessus du Saint-Laurent qui m'apparaît aujourd'hui comme un symbole.

Pour que ma réponse vous parvienne comme si j'étais au milieu de vous, dans cette salle du Grand Amphithéâtre de l'Université de Montréal, vous avez, en effet, osé lancer au-dessus de l'Atlantique un pont plus grand encore, pont immatériel des ondes, utilisé pour la première fois à cette fin, et aussi pont spirituel de votre sollicitude et de votre affection.

Je sais que, par delà ma modeste personne, la haute et rare distinction dont vous m'honorez, s'adresse à l'Université de Caen toute entière, et c'est pourquoi je l'accueille avec autant de fierté que d'empressement. Je suis fier que l'Université que je préside ait été choisie par vous pour ce témoignage

de sympathie, par lequel se termine, en votre pays, la Semaine de la Pensée Française. Ce choix nous apparaît, dicté par une pensée de précieuse et réconfortante solidarité à l'adresse de la plus meurtrie des Universités de France: c'est sur le sol normand que s'est livrée la bataille décisive pour la liberté de l'Europe et du monde, avec son cortège de gloire, mais aussi de nécessaires sacrifices. De l'Université Normande, de sa riche bibliothèque, de ses laboratoires, de ses amphithéâtres, il ne reste plus rien que des ruines et la volonté de revivre. Car si l'Université a été détruite dans ses biens matériels, elle ne l'a pas été dans son esprit: pas une année, ses cours n'ont été interrompus et aujourd'hui, dans les locaux de fortune où elle a trouvé provisoirement refuge, le nombre de ses étudiants atteint et dépasse celui d'avant-guerre.

La haute distinction que vous accordez à son Recteur s'en va à tous, professeurs et étudiants, qui par leur ténacité, leur travail et leur dévouement ont permis ce miracle quotidien. Nul doute qu'elle ne soutienne et ne stimule leur effort et leur fasse comprendre mieux encore la mission que la tradition et la géographie assignent à l'Université de Caen et qu'elle seule peut remplir parmi les Universités Françaises.

Il y a quatre siècles, de hardis navigateurs partaient de nos côtes et s'élançaient sur l'Océan encore mystérieux. Jacques Cartier, leur chef, atteignait le Saint-Laurent et découvrait le site d'Hochelaga où devait se fonder Montréal. Parmi ses compagnons, comme parmi ceux qui, un siècle plus tard, accompagnèrent Champlain et Maisonneuve, se trouvaient vos ancêtres qui avaient quitté la Normandie, le Poitou, la Bretagne, la Picardie la

Touraine pour venir dans cette Nouvelle France, non s'imposer par la force, mais gagner les âmes par la persuasion et le labeur pacifique.

Ils furent, dans ce pays, les ambassadeurs de la civilisation et de la pensée françaises, en ce 17^e siècle où elles rayonnaient d'un éclat incomparable sur le monde.

Et si par deux fois en trente ans, les fils de votre noble nation sont venus combattre sur notre sol, nous avons senti qu'à côté de l'amour inné de la liberté et de la dignité humaine, à côté du loyalisme indiscuté à la communauté britannique, veille en votre cœur une tendresse profonde et ancestrale pour le pays dont les traditions, les moeurs et la langue demeurent si vivants parmi vous, pour la patrie de Jacques Cartier et de Champlain.

Cette tendresse, vous la prouvez encore une fois par votre geste d'aujourd'hui, et c'est à l'Université de Caen que vous la destinez, de même qu'en 1944 ce fût pour la libération de Caen que vos soldats à peine débarqués en France, donnèrent le plus pur de leur sang.

Soyez convaincus que, cette tendresse, nous vous la rendons de toute notre pensée et de tout notre cœur. Vous êtes chez nous, chez vous. Sur ce sol normand où tant de vos fils sont tombés, où la grande guerre a laissé tant de ruines et de deuils, dans le cadre de notre Université, — restaurée un jour que nous espérons proche, — les étudiants de chez vous qui viendront prendre contact avec notre génie national recevront le plus fraternel accueil de nos professeurs et de nos étudiants.

Nous serons nous-mêmes heureux d'envoyer nos jeunes gens dans votre

Université. Ils s'instruiront à votre science, à votre civilisation hardie et sage à la fois, et nous reviendront riches d'une vaste et généreuse expérience humaine.

Entre nos deux Universités, entre nos deux pays qu'anime un commun idéal démocratique et pacifique, s'établira ainsi, pour le plus grand bien de la pensée française et canadienne, un riche courant d'échanges spirituels, harmonieusement inséré dans une tradition quatre fois séculaire.

En formulant ce souhait, et vous renouvelant l'expression de ma profonde gratitude pour l'honneur insigne que vous me faites aujourd'hui, permettez-moi d'adresser, au nom des Professeurs et des Etudiants de l'Université de Caen, et en mon nom personnel, à la grande Université de Montréal, mes vœux les plus ardents de prospérité et de gloire.

ANNONCE FINALE — M. ROBERT LANGE

Merci Montréal !

Son Excellence le général Vanier, Ambassadeur du Canada en France remet en ce moment l'épitoge et le diplôme de docteur honoris causa au recteur de l'Université de Caen.

Vous venez d'entendre, diffusée par Radio-Canada et sur la Chaîne Natio-

nale de la Radiodiffusion Française, la séance de clôture des cérémonies organisées au Canada sous le titre "Hommage à la pensée française". Les discours prononcés à Paris par son Excellence monsieur le général Vanier, ambassadeur du Canada en France, et monsieur Robert Mazet, recteur de l'Université de Caen, docteur honoris causa de l'Université de Montréal, étaient diffusés des studios de la Radiodiffusion Française à Paris en présence de monsieur Naegelen, ministre de l'Education nationale, de M. Daure, directeur de l'Enseignement Supérieur et de M. Guichet, sous-secrétaire d'Etat à l'Information.

GERARD ARTHUR :

.....Merci Paris.

Mes chers auditeurs, par T.S.F., monsieur Mazet, recteur de l'Université de Caen, vient d'être fait docteur de l'Université de Montréal. Cette formule moderne et toute nouvelle d'échange universitaire est une autre démonstration de la suprématie de l'esprit sur tous les empêchements matériels. Radio-Canada a été heureux de collaborer avec la Radiodiffusion Française au développement du réseau d'échange spirituel entre nos deux pays.

Ici Radio Canada.

UNE CONSCIENCE D'ÉCRIVAIN

Rex Desmarchais

Ce soir-là, nous étions six anciens condisciples de collège groupés autour d'une table du café S . . . Le repas prenait fin dans une joyeuse humeur et un entrain qu'avaient avivés quelques bouteilles de vin. Les propos décousus, les plaisanteries faciles, les rires se croisaient par-dessus la table ronde. Nous effleurions les sujets les plus divers sans nous arrêter à aucun. Ces modestes réunions bi-mensuelles auxquelles nous avons toujours été fidèles depuis une quinzaine d'années favorisaient plus notre culture générale que nos spécialités respectives. Durant notre dernière année de philosophie, au collège, nous avons pris l'habitude, tous les six, de nous assembler autour de la tribune du Père Grégoire Desbois-Lebeau, à la suite des cours. Desbois-Lebeau répondait avec une science profonde et une bonne grâce inépuisable aux naïves curiosités de nos vingt ans. Cet homme, doué d'une intelligence puissante et sans illusion, devait sourire de nos candides enthousiasmes mais il aimait notre curiosité intellectuelle, notre goût d'apprendre. Il a gravé dans la mémoire de tous ses élèves, et dans la nôtre singulièrement, un souvenir ineffaçable. Chacun de nous, lorsqu'il se trouve dans une impasse ou devant un problème épineux, songe spontanément : "Il faudrait consulter Desbois-Lebeau . . . "

La vie a diversifié nos conditions et nos carrières sans rompre la bonne camaraderie qui nous réunissait autrefois autour de la tribune de Desbois-Lebeau et nous faisait communier dans un vif désir de pénétrer, de comprendre les secrets de la vie et les arcanes de la destinée humaine. En ce temps-là, Desbois-Lebeau avait l'âge que nous avons à peu près tous aujourd'hui : trente-six ou trente-sept ans. Nous avons perdu l'espoir d'explorer à fond les mystères de la vie et de l'univers, nous avons ramené à des proportions plus modestes et concentré en des recherches plus précises nos immenses et vagues curiosités d'alors; nous avons dirigé nos soifs vers des sources déterminées. Dieu merci, nos soifs de connaître ne sont pas mortes ! Grâce au Ciel, nous sommes encore curieux de l'inconnu que nous ne confondons pas avec l'inconnaissable. Chacun de nous rêve de construire ou de découvrir quelque chose dans le domaine particulier qu'il a choisi en raison de ses goûts et de ses aptitudes. Jacques Arnaud travaille depuis plusieurs années à une histoire des institutions juridiques du Québec; c'est à dire que la pratique du Droit ne confisque pas sa pénétrante et subtile intelligence. L'abbé Henri Armel se consacre à la psychologie des enfants surdoués; il prépare sur ce sujet délicat un ouvrage forte-

ment documenté et qu'il ne cesse d'enrichir avec scrupule. Peintre, Arnold Stanley a exposé à trois ou quatre reprises. Il recherche âprement dans la peinture des modes nouveaux d'expression et il méprise le succès facile qu'il obtiendrait s'il voulait se cantonner dans le convenu. Guy Lantier, ingénieur, se spécialise dans les questions d'urbanisme. Sous le titre : "Un visage nouveau de Montréal", il a publié un ouvrage remarqué et remarquable, rempli de suggestions intéressantes pour accroître la beauté et le confort de la métropole. Pour ma part, je me donne depuis plusieurs années à la pratique de la médecine et je consacre tous mes loisirs à des recherches sur le cancer, surtout le cancer d'estomac. Je ne sais si mes analyses aboutiront mais j'éprouve une véritable joie à les poursuivre, les creuser le plus possible.

Quant à notre ami Alain Després, c'est à dessein que je le cite le dernier. Nous aimons bien Alain mais sa bizarrerie ne laisse pas de déconcerter notre affection et d'en nuancer la vivacité. Oui, Alain est bizarre, difficile à comprendre et à aimer sans réserve. Parfois, il nous force à l'approuver vivement, à admirer ses attitudes, parfois . . . comment dire ? . . . nous voudrions le blâmer vertement, le redresser. Sa vie spirituelle a assurément une ligne mais toute brisée d'étranges écarts. Aucun doute, il tend à un but. Lequel ? Et combien il aime prendre les sentiers détournés, les chemins de traverses, les routes à peine tracées et qui, en apparence du moins, ne mènent nulle part ou débouchent sur les sables arides ! Notre ami, l'écrivain subtil, le déroutant romancier Alain Després ! Nous avons lu ses trois romans : **L'aube, La flamme spirituelle, L'homme-sexe**, son volume d'essais historiques : **L'esprit d'insurrection chez les Canadiens fran-**

çais. Nous ne manquons pas de lire, avec un sincère intérêt et un invincible malaise, ses nombreux articles dans les revues et les journaux de Montréal. Tantôt, nous voyons sa signature dans les journaux de gauche, tantôt dans les journaux de droite; il collabore aux revues religieuses et aux revues à tendances anticléricales; il fréquente les groupes ultra-nationalistes et les groupes résolument pan-canadianistes ou même impérialistes. Comment saisir cet homme ? Le définir avec précision et justesse ? Où va-t-il ? Par quels chemins mystérieux ? Comment concilier, dans une unité qui satisfasse l'esprit, les éléments opposés, apparemment contradictoires, qui constituent sa fuyante personnalité ? Hier, nous avons vu en lui un homme courageux, un caractère inflexible; aujourd'hui, il nous invite aux concessions, aux compromis. Comment peut-on être à la fois, à quatre ou cinq années d'intervalles, l'auteur de **La flamme spirituelle**, cette belle étude des opérations de l'esprit, et de **L'homme-sexe**, cette analyse profonde et âcre des pires réalités charnelles ? Nous nous demandons parfois avec angoisse, en dépit de toute notre amitié et de notre indulgence pour lui : "Alain a-t-il une conscience ?" Il est habituellement silencieux; pendant nos réunions amicales, il écoute ou il rêve et, à toute question précise sur lui-même et sur ses tendances, il se dérobe. Il sourit vaguement, il détourne avec adresse la conversation, il élude la question par une plaisanterie, bref, il échappe toujours à qui veut le fixer, il glisse, il coule entre les lacs dont on voudrait l'enserrer. Les faux-fuyants, les échappatoires imprévisibles n'ont pas pour lui de secret. Que de fois avons-nous cru le tenir enfin et qu'il nous avait finement déjoués ! L'amitié seule a le pouvoir de nous faire tolérer son attitude irritante et d'un im-

pénétrable mystère. L'autre soir, l'attaque de l'un de nous fut si brusque qu'elle prit Alain par surprise. Il n'eut pas le temps de se dérober et il nous révéla quelque chose, certains aspects de sa conscience. Justement, le café venait d'être servi et l'entretien portait depuis quelques minutes sur une forme particulière de la conscience : la conscience professionnelle. Nous parlions des **Thibault** de du Gard. Les uns blâmaient Antoine Thibault d'avoir abrégé par une piqûre mortelle les souffrances atroces de l'agonie de son père; les autres l'approuvaient, tendaient du moins à l'excuser. La discussion devenait vive, nous parlions cinq ensemble. J'avais exposé mon avis de médecin qui concordait avec l'avis catégorique de l'abbé Armel : en aucune circonstance et pour aucune raison, un médecin ne saurait finir les souffrances d'un mourant. Tout naturellement, le mot conscience fut jeté dans le débat. Després nous considérait avec une attention tendue et demeurait silencieux. Que pensait-il ? Il ne paraissait pas rêver mais, au contraire, nous écouter passionnément. Soudain, à la suite d'une bouffée de cigarette, Jacques Arnaud lança avec sa désinvolture coutumière :

— Ah combien l'ami Alain, Sphinx éternel, a de la chance ! Les troubles de conscience ne l'empêchent pas de digérer. Il n'a pas de conscience, lui !

Tous nos regards, teintés d'une ironie sans méchanceté, se tournèrent vers Alain et se fixèrent sur lui. Nous croyions qu'il allait sourire sans disjoindre les lèvres ou se réfugier dans quelque rosserie, quelque coq-à-l'âne. Nous étions fréquemment témoins de passades assez coupantes entre Arnaud et Després. Et il arrivait que le sarcastique Jacques n'eut pas le dessus. Lorsqu'il s'en donnait la peine,

Alain avait l'esprit présent et la réplique acerbe. On ne le piquait pas impunément s'il daignait s'apercevoir de la piqûre. Aussi, notre étonnement fut grand quand nous vîmes l'étroit visage d'Alain devenir plus blême que d'habitude. Ses lèvres s'entrouvrent, tremblèrent sur des mots incompréhensibles. Avait-il marmonné : "C'est bien aux avocats à parler de conscience !" Comme j'étais son voisin de gauche, je crus voir ses yeux s'emplir de larmes. Une minute, nous fûmes déconcertés, gênés par son attitude insolite. Nous ne savions quelle contenance prendre. Quelle mouche le piquait donc ? Arnaud rompit enfin le silence intolérable :

— Voyons, vieux Alain, tu peux recevoir une boutade même assez sotté. Entre amis comme nous, il n'y a pas de quoi s'en formaliser. Nous te connaissons et nous t'estimons, tu le sais.

Alain s'était levé. Ses mains se posèrent sur la table. Elles tremblaient. Il paraissait faire un effort violent pour se maîtriser. D'un geste répété de la main, il chassa les protestations inutiles, imposa le silence. Il parla d'une voix rauque. Il hésitait, cherchait péniblement les mots, se reprenait. Nous comprîmes qu'il souffrait à une profondeur inconnue, qu'il tâtonnait en de douloureuses obscurités, essayait de serrer de près sa pensée sans la trahir, la déformer. D'instinct nous avions compris que nous assistions à un spectacle aussi inattendu que pathétique et nos physionomies étaient devenues graves.

— Mes amis, vous le savez, je ne suis pas orateur, pas conférencier, pas même bon causeur. On dit que je suis écrivain. Le suis-je ? Evidemment, j'écris, je noircis beaucoup de papier. Et je publie, je signe. A certaines heures,

quelques critiques indulgents me reconnaissent du talent, un don d'expression. Ai-je ce don ? Il se peut . . . à un degré moyen, moyen et pas davantage.

— Alain, interrompit solennellement l'abbé Armel, ton talent ne fait pas de doute. Tu as une facilité étonnante, une imagination vive . . .

Després fit de nouveau le même geste de la main droite :

— Talent, facilité, imagination, ce sont à mes yeux des choses bien secondaires, des choses qui ne comptent à peu près pas. Ce sont des armes à deux tranchants et qui peuvent se retourner cruellement contre l'homme qui les manie. J'en ai fait l'expérience. Si vous saviez comment je traite ma facilité ! Si vous soupçonniez quelle camisole de force j'impose à mon imagination ! Le don d'expression, la facilité, l'imagination, si on ne les domine pas, si on ne les dirige pas d'une main de fer, ce sont les pires assassins de l'intelligence, les meurtriers de . . . (il hésita), oui, les meurtriers de la conscience. Ainsi, vous autres, vous croyez que les écrivains se passent aisément de conscience ! Parce qu'ils ont des problèmes difficiles, parfois insolubles, à résoudre, à débattre, et parce que c'est leur métier de réfléchir, d'entrevoir à un même problème plusieurs solutions différentes et de balancer entre ces diverses solutions, vous estimez qu'ils manquent de conscience ? Mes amis, n'êtes-vous pas injustes pour l'écrivain, ne lui demandez-vous pas l'impossible, n'essayez-vous pas d'entraver sa véritable fonction, son unique raison d'être ?

— Quelles sont donc, selon toi, Alain, sa vraie fonction, sa raison d'être comme tu dis ? interrogea Arnold Stanley.

Després se recueillit un long moment, les paupières baissées.

— J'ai dit **l'écrivain**. Pardonnez-moi, j'ai beaucoup trop généralisé. Il s'agit ici de moi, de moi seul. Je me reconnais impropre à témoigner pour mes confrères, à les englober dans mon cas. Je peux vous raconter brièvement mon expérience et mon drame mais j'ignore l'expérience et le drame d'autrui. Si vous le permettez, j'essayerai non pas de me justifier mais de m'expliquer. Vous êtes tous mes camarades, mes meilleurs amis depuis de longues années mais je crois que vous ne connaissez pas mon identité authentique. Je vais vous la révéler en peu de mots et ce sont ceux-mêmes que j'ai trouvés les plus exacts pour me définir. **Je suis celui qui n'a pas trouvé la vérité !** Je ne sais comment cette phrase sonne à vos oreilles et à vos esprits. Peut-être la trouvez-vous prétentieuse, ou purement littéraire, ou vide de tout sens ? Pour moi, elle est une réalité terrible, elle correspond à une torture affreuse, inlassable. Vous, mes amis, avez-vous trouvé la vérité ? Il est possible. Mais vous n'écrivez pas, vous ne communiquez pas votre bienheureuse découverte. Moi, si je faisais, un jour, cette découverte merveilleuse, ce serait mon devoir primordial, ma fonction essentielle d'écrivain de la publier sur les toits, de crier ma trouvaille au plus grand nombre possible d'hommes inquiets, tourmentés et malheureux, d'hommes qui me ressemblent, c'est-à-dire que consume la même soif de vérité. Mais cette découverte, plus précieuse que celle de l'Amérique, je ne l'ai point faite, je me dis qu'il est probable que je ne la ferai jamais et pourtant, je cherche, j'explore sans répit comme si je devais la faire, un jour, comme si mes travaux devaient recevoir leur récompense et leur couronnement.

— Mais enfin, demandai-je, quelle vérité cherches-tu, Alain, avec une

telle opiniâtreté et une telle souffrance ?

— La vérité sur les relations qui doivent régner entre la petite patrie et la grande, par exemple. Nous ne songeons pas assez combien c'est un destin pathétique que d'être né Canadien français, écartelé entre nos origines françaises et l'appel pressant du monde anglo-saxon, entre le Canada français et l'immense Canada qui n'est pas français, qui est quoi ? Peut-être l'avenir des Canadiens français ? . . . La grande patrie, à son tour, doit s'insérer dans la vie du continent, dans la vie du monde civilisé, c'est-à-dire le simple patriote devenir vraiment homme. Quelle doit être notre attitude en face du continent et de la civilisation ? . . . La civilisation, le progrès de l'humanité constituent-ils des fins suffisantes pour l'homme ? La vie éphémère aspire à se continuer dans l'immortalité ; de profondes, d'indéracinables exigences en l'homme requièrent le divin, les dieux ou Dieu. Nous n'avons pas pour rien deux mille ans de christianisme dans les fibres, deux mille ans d'espoir en la vie future, plantés dans le cœur et dans la tête. Quand nous jouons les païens, nous manquons de naturel, nous sentons de loin le comédien. Et pourtant, c'est une redoutable tentation que la restauration du paganisme, la croyance que l'humanité, abandonnée à ses propres moyens, réussira pleinement sa destinée . . .

— Mais Alain, dit l'abbé Armel, tu es chrétien, catholique, croyant et pratiquant, il me semble.

Després se tut longuement, la physionomie méditative et nous respections son silence. Il murmura enfin avec un pesant soupir :

— Armel, j'ai beaucoup lu, trop lu. Voilà ! Le cerveau du Canadien fran-

çais, le mien, en tout cas, n'est pas encore très apte à recevoir, à filtrer le déluge des idées et des doctrines, des théories et des philosophies contradictoires. Il se fatigue, il se laisse emporter ; la lumière s'obscurcit en lui . . . Au point parfois de disparaître. Mes amis, il faut me croire, me croire, dit-il avec une singulière conviction, quand je vous dis que je suis un homme lâche, indécis, malheureux ; un homme qui n'a pas trouvé la vérité, qui la cherche avec passion, espérant gaspiller en cours de route des vérités partielles, des fragments, des atomes de vérité. Et s'il n'arrive pas au terme heureux, eh bien, il aura beaucoup marché, beaucoup mendié ! D'autres, peut-être, s'engageront dans la même voie, à sa suite, et, plus fortunés, iront plus loin que lui, s'approcheront davantage du terme, auront la joie dernière d'y atteindre . . . s'il existe.

Un silence, respecté de nous tous, tomba. Puis, au bout d'un certain temps, Després, paraissant se parler à lui-même, enchaîna :

— C'est ma conscience justement, comment ne le voit-on pas ? qui me pousse irrésistiblement à multiplier les points de vue, à lancer des grappins dans toutes les directions, à interroger et à provoquer à la discussion tous les adversaires, à donner voix à chacun des divers antagonistes qui dialoguent en moi. Je choque mes idées entre elles et je les heurte à celles d'autrui dans l'espérance que de ces brusques rencontres jaillira la lumière qui nous éclairera la route royale vers la vérité, vers de moins ténébreux mensonges, en tout cas.

Ma conscience ? Elle est le fidèle miroir de mon inquiétude, de mon ignorance, de mes intimes contradictions. Si je montrais des certitudes que je n'ai pas, si je me déclarais possesseur d'une vérité que je cherche, c'est

alors que je ternirais le miroir de ma conscience et que j'afficherais une fausse conscience, que je vous tromperais, vous, mes amis, et ceux qui peuvent me lire.

Je ne suis pas, hélas, de ces heureux écrivains qui publient pour affirmer fortement, dogmatiser, imposer des principes et une vérité dont ils sont sûrs. Mon rôle est moins éclatant, plus ingrat, il m'expose à la méfiance et à la mésestime. Un jour, j'ai trouvé

sur ma table une plume, un encrier, du papier. Je me suis dit : "Je chercherai la vérité la plume à la main !" Et si je me suis décidé à rendre publics plusieurs de mes écrits, c'est que j'ai toujours espéré que des lecteurs de bonne volonté et de bonne foi se lèveraient à mon appel pour, munis de leurs lumières, poursuivre avec moi la quête, si difficile et si douloureuse lorsqu'elle est parfaitement sincère, de la vérité.



DON DE LA VISION ET SENS MUSICAL CHEZ VICTOR HUGO

Paul M. Cru

*Instituteur de Français au Hunter College, N.Y.
Diplômé de l'Ecole des Beaux Arts de Lyon*

De même que certains poètes et musiciens entendent des vers, des strophes entières, des phrases musicales et des symphonies, de même les vrais peintres voient absolument des physionomies, des paysages, qui les hantent, et qu'ils finissent par peindre, non pas comme les verraient les yeux de tout le monde, mais comme eux seuls les ont vus, par une sorte de pouvoir visionnaire qui est réellement chez eux la faculté de créer des images. Victor Hugo a ces dons visuels et auditifs au plus haut degré, et son imagination lui a fourni des modèles d'une foule de personnages aperçus avec des effets d'éclairage et des harmonies de couleurs qui les distinguent nettement des créations d'autres écrivains. Il parle souvent dans ses poèmes de mystérieuses visions qui se présentent d'elles-mêmes devant ses yeux, et de voix qu'il entend :

"Alors, dans mon esprit, je vis autour de
[moi

"Mes amis, non confus, mais tels que je
[les voi

"Quand ils viennent le soir . . .

"Ils étaient bien là tous, je voyais leurs
[visages,

"Tous, même les absents qui font de longs
[voyages,

"Puis tous ceux qui sont morts vinrent
[après ceux-ci,

"Avec l'air qu'ils avaient quand ils vivaient
[aussi."

(La pente à la rêverie. — Les Feuilles d'Automne). En voici un autre exemple :

"Un soir, dans un chemin je vis passer un
[homme

"Vêtu d'un grand manteau comme un con-
[sul de Rome,

"Et qui me semblait noir sur la clarté des
[cieux.

"Ce passant s'arrêta, fixant sur moi ses
[yeux

"Brillants, et si profonds qu'ils en étaient
[sauvages.

(Ecrit sur un exemplaire de la "Divina Commedia". — Contemplations.)

Ce qui nous intéresse c'est sa manière d'éclairer ses visions qu'il reproduit en dessins aussi bien qu'en vers ou en prose. Dans l'oeuvre littéraire, les figures, les groupes, les foules sont aussi magnifiquement éclairés que les paysages et les études d'architecture. Dans les dessins nous retrouvons les mêmes effets d'éclairage habile. La lumière et l'ombre sont bien distribuées sur les costumes et les visages, en leur donnant quelque chose de frappant, de mystérieux, faisant valoir ici une face, là un geste, un manteau, l'éclat métallique d'un éperon ou d'une rapière ; parfois, dans une pénombre, on aperçoit un oeil qui brille et qui nous pénètre de son regard. On pense alors à cet oeil qui regardait Cain dans sa tombe.

Victor Hugo aime les teintes sombres sur lesquelles tranchent, ici et là, des éclats de lumière ou de couleurs vives. Ses beaux dessins sont presque tous faits à la plume, au crayon, à l'aquarelle, mais sombres, en brun, en noir, en gris, rehaussés parfois d'un peu de rouge ou de vert. De même dans ses poèmes, ses pièces de théâtre, ses romans, on admire souvent son habileté à faire des descriptions d'effets nocturnes, à présenter des scènes illuminées par le crépuscule si favorable aux contrastes d'ombre et de lumière. Mais en écrivant il donne toujours plus de couleurs. Cette couleur si vive dans les oeuvres de jeunesse, dans **les Orientales** surtout, s'atténue peu à peu, et finit presque par disparaître ou plutôt, certaines harmonies sombres dominant, du rouge, du noir, du violet, du bleu nocturne, avec ici et là de curieux effets de clarté vive ou atténuée comme dans les oeuvres de Rembrandt.

À vrai dire, il a toujours aimé ces sombres harmonies, particulièrement pour ses drames. Ainsi dans **Hernani**, toute l'action se passe la nuit, dans les salles obscures d'un vieux château, ou dans la crypte de l'église d'Aix-la-Chapelle. Au premier acte, quand le rideau se lève on voit une vieille duègne en noir, au visage effaré dont le teint jaune est intensifié par la flamme tremblante d'une chandelle. De grands rideaux voilent la fenêtre, où filtre par un coin, un pâle rayon de lune. Et dans les actes suivants, on n'est supposé voir les personnages qu'aux lueurs des flambeaux, de quelques lanternes qui n'éclairent que des objets saillants, des costumes fréquemment noirs, bruns, gris, avec un contraste de rouge, de vert, de bleu. Le dernier acte présente une grande variété de tons dans les costumes, mais c'est encore la nuit, et les lampes, les lanternes de fête, s'éteignent une à

une, pour produire à la fin un effet sinistre.

Des éclairages calculés pour impressionner se trouvent aussi dans toute la pièce de **Marie Tudor**. Ainsi dans l'acte I on voit une rue sombre, le soir, éclairée par une mauvaise lanterne ; dans l'acte II c'est l'intérieur d'une prison aux approches du soir ; puis une mise en scène d'un effet funèbre, avec "quelques rares lampes pendues ça et là aux voûtes, éclairant faiblement la salle et les escaliers."

Dans l'acte I d'**Angelo**, voici le décor : "Jardin illuminé pour une fête de nuit... au fond, silhouette noire de Padoue, au XVI^{me} siècle, sur un ciel clair". Acte II : "Une chambre richement tendue d'écarlate rehaussée d'or... Dehors, jardins, clochers, clair de lune. Acte III : Intérieur d'une mesure, volets à demi-fermés. Acte IV : Une chambre de nuit, alcôve à rideaux, tenture ; un page noir portant un flambeau".

Dans **Marion Delorme**, effet de nuit, dans le premier acte, le second et le dernier. C'est presque toujours une lanterne, des chandelles qui éclairent la scène. On n'y voit pas trop clair. Aussi, on ne reconnaît pas les gens, et l'on comprend que des personnages puissent se substituer à d'autres, se dissimuler parmi une troupe de comédiens et disparaître. Avec cet éclairage, un manteau, un chapeau cache facilement un visage.

Dans **le Roi s'amuse**, une scène d'entraînement, la nuit. À un moment, tout est dans une obscurité complète, avec le seul rayon d'une lanterne sourde, ce qui permet aux personnages de n'être pas reconnus. Au dernier acte, on voit une sordide mesure dont l'intérieur est éclairé par une misérable lampe à huile ; dehors, la nuit et l'orage.

Dans **les Burgraves**, tout est sombre, triste, avec des contrastes d'illuminations de flambeaux, montrant les reflets des armures, les riches costumes des seigneurs. Au dernier acte, on est dans une sorte de cave, éclairée par un rayon de lune passant par une lucarne. Pour voir un peu plus clair un flambeau est placé à côté d'une table de pierre.

Dans **Cromwell**, acte I ; Intérieur de taverne avec des coins obscurs ; dehors, place et vieilles maisons moyennâgeuses, éclairées par le petit jour. Acte II : Décor extrêmement riche, mais d'un sombre gothique anglais. Beaucoup de monde, et grande variété de costumes de velours, de soie, de brocart d'or, puis des bijoux, des tapisseries, des armes. Acte III : Encore de beaux décors et des costumes brillants. Le jour baisse ; effet de nuit avec grande fenêtre d'où l'on voit un ciel étoilé. Acte IV : "Massifs d'arbres, au-dessus desquels se découpent en noir, sur le ciel sombre, les façades gothiques d'un palais... Il est nuit close."

Dans **Ruy Blas**, mêmes effets de riches décors, de beaux costumes, des scènes dans des appartements sombres, avec des demi-jours.

Dans **Torquemada** : Au 1er acte un fort contraste ; c'est le soir, dans le cimetière d'un couvent, avec des arbres en fleurs, des roses, des papillons ; Au dernier acte : Parc, terrasse. Il est nuit. La lune se lève pendant l'acte. Effet funèbre et terrifiant, produisant une très forte émotion pour finir.

On pourrait citer aussi dans les romans beaucoup d'effets d'éclairage imparfait, de lumière vacillante, incertaine, produisant des ombres et des clairs-obscurs donnant à l'ensemble un air mystérieux. Notons-en quel-

ques-uns seulement des plus connus : le champ de bataille de Waterloo, la nuit, (**les Misérables**) ; les barricades dans les rues de Paris, éclairées par quelques lampions, (**les Misérables**) ; des égouts sans lumière (**les Misérables**). Ouragan de neige, la nuit ; quartiers de Londres, la nuit ; naufrage des comprachicos, la nuit ; la mort de Dea et de Gwynplaine, la nuit ; tout cela avec un effet des plus impressionnants de clair de lune, ou de lumières rougeâtres de phares et de lanternes, **L'Homme qui rit**. Combat naval de nuit et fuite du Marquis de Lantenac dans une barque que cache l'obscurité. Combat dans des villages, dans la Tourgue, l'incendie de ce donjon, tout en noir et rouge, (**Quatre-Vingt-Treize**). Des orages et des effets de mer et de rochers ; des naufrages vus avec la clarté pâle d'un ciel chargé de nuages noirs. Des amoureux dans un jardin au clair de lune et dont les ombres viennent jusqu'aux pieds de Gilliatt qui les regarde la mort dans l'âme, (**Les Travailleurs de la Mer**). Toutes les scènes les plus caractéristiques de **Notre-Dame de Paris** sont vues avec ces mêmes éclairages : les rues de Paris, la cour des Miracles, l'attaque de la cathédrale, les scènes de cabaret, de prison, toujours et partout la nuit, avec d'effrayantes ombres noires et des lumières inquiétantes qui percent l'obscurité, ou qui glissent pâles sur les façades des vieilles maisons.

Je ne dirai pas pourtant que toute l'oeuvre de Victor Hugo est ainsi illuminée de lueurs blafardes. N'oublions jamais les contrastes avec ce poète qui aime les extrêmes. Il y a de radieuses aurores à côté des crépuscules, comme il y a des enfants blonds et roses à côté des vilains personnages. Les belles lumières du matin, du printemps ne manquent pas, et si j'en parle, c'est qu'elles attirent l'attention et

fascinent comme les clairs de lune font rêver, et les rayonnements troubles inquiètent. Mais matinales ou crépusculaires, orientales ou septentrionales, les lumières les ombres et les demi-teintes sont toujours extraordinairement bien réussies.

Notons l'importance des noms, titres et qualités des personnages, aux sonorités inoubliables, qui les fixent dans notre mémoire. En prononçant les noms des personnages ils réapparaissent étrangement précis, avec leur physionomie particulière et peu commune.

Les noms sont toujours curieux, rares, frappants : Quasimodo, Han, Hernani, Esmeralda, Spiagudry, Bug Jargal, etc. Ici cela s'explique, car ce sont des noms étrangers ou des sobriquets. Mais les noms français de simples gens du peuple sont aussi originaux : Jean Valjean, Gillenormand, Enjolras, Gavroche, Fauchelevent, Phébus, Frollo, Gilliatt, Cimourdain, et s'harmonisent bien avec le caractère des personnages qu'ils désignent.

L'emploi des noms propres, légendaires et historiques, retentissants, pompeux, fantastiques, est une des particularités du poète qui se plaît à en orner ses plus beaux poèmes presque jusqu'à l'excès. Mais ces noms, dont beaucoup sont bibliques, grecs, arabes, italiens, espagnols, etc... sont comme de rapides suggestions de figures qui se succèdent, et en les lisant on a des visions de divinités, de rois, de guerriers, de héros, de prophètes, passant devant nos yeux, apparaissant et disparaissant dans des nuées d'aubes roses ou des obscurités nocturnes, aux clartés lunaires, car même dans les longues énumérations de noms, les lumières ne sont pas oubliées. Les noms sonores sont préférés, et dans des vers déjà très musi-

caux, ils frappent l'oreille comme les couleurs frappent les yeux, produisant des harmonies et des contrastes étonnants.

Tant de noms, de titres, avec la magique virtuosité du poète, deviennent des foules qu'on voit vaguement bouger, dans des décors incertains, mais grandioses. Arranger habilement les lumières et les ombres, les couleurs ternes et les riches coloris, faire entendre des déclamations ou des murmures émouvants, tout cet art de compositeur et de peintre est, à cause de cela, très puissant à créer l'impression du vague et du mystère, à inspirer la crainte, à faire croire à l'existence d'êtres surnaturels et à faire admettre une étrange conscience dans les choses inanimées. Dans la nuit on se sent redevenir enfant et crédule. Une lumière vacillante nous fait voir des fantômes dans les ombres agrandies et mouvantes des moindres objets. Qu'on ne nous demande pas alors d'être raisonnables, de croire au bon sens et au naturel. Toutes les folies, les égarements, les choses incroyables, nous les acceptons et nous les demandons en tremblant. Les voix des personnages dont on n'aperçoit que la silhouette, semblent agrandies comme leur ombre, ou assourdies ou sinistres ou sifflantes ou lugubres ; ce qu'ils disent et qui paraîtrait absurde le jour, devient profond, tendre, triste, affreux, tout simplement à cause de quelques sonorités exagérées ou diminuées par des échos, des résonances ou par l'ombre et la lumière qui luttent pour créer ces illusions étranges.

Dans cette atmosphère, le moindre bruit ou le silence prolongé nous impressionne et fait vibrer nos nerfs. Dès la première scène d'**Hernani** nous sentons un effroi irréfléchi quand nous entendons des coups frappés de plus

en plus fort à la porte dérobée. Souvent c'est un chant lointain, une musique gaie ou plaintive qui nous émotionne. Dans **Marie Tudor**, acte I : au bord de la Tamise, par une nuit de clair de lune, et après un long silence, on entend subitement sur l'eau, un chant accompagné d'une mandoline ; c'est Fabiani qui vient dans une barque ; la douceur extrême de sa chanson d'amour, fait frémir, car on devine quelque chose de traître et de voilé qui rôde, qui approche. La musique est trop douce, la clarté de la lune trop triste sur les flots et sans savoir pourquoi on éprouve une vague crainte comme devant des signes de malheur.

Dans **Ruy Blas**, (acte II :) un chant de lavandières, jette la reine d'Espagne dans une mélancolie profonde. Dans **Lucrèce Borgia**, (acte II :) le chant joyeux des buveurs est arrêté par une plainte alarmante qui grandit, et qui devient un hymne macabre préparant l'arrivée de Lucrèce avec son rire féroce, ses cris de haine et finalement ses sanglots désespérés. C'est ici qu'on peut étudier les puissants contrastes de sonorités de bruits, de grincements, de clameurs, de gémississements produisant une émotion dramatique des plus troubles et des plus irraisonnées.

Dans **Hernani**, quel effet prodigieux, au milieu du silence nocturne, après une fête de noce, que le son effrayant du cor annonçant l'écroulement subit du bonheur des amoureux. Même ef-

fet à l'acte II avec le bruit du toscin. Dans **les Burgraves** ce sont les seigneurs, les appels de clairons, les profonds silences et les échos dans la caverne qui nous font penser à des arrangements pour orchestres wagnériens. Dans **Cromwell**, les bouffons chantent et l'air de leur chanson est aussi triste qu'effrayant.

Nous voyons que Victor Hugo était un metteur en scène des plus habiles, et qu'il savait admirablement créer l'atmosphère favorable pour présenter ses personnages. Les auteurs de mélodrames avaient déjà fait cela, mais lui étant un grand artiste il les dépasse tous infiniment par sa technique savante du décor, de l'éclairage et du costume. Son don musical l'a beaucoup aidé à faire sentir le tragique là où la parole, même la plus éloquente, n'aurait rien fait pour intensifier l'horreur sacrée du drame.

Dans toute son oeuvre, en prose ou en vers, romans, poésie, théâtre, il faut apprécier ses dons de vision alliés à son sens musical presque unique dans la littérature française. Car alors seulement on s'explique ses audaces, tant ridiculisées et injustement critiquées ; on comprend mieux la valeur de ses nouveautés, et l'on ne pense plus à certaines naïvetés, à d'absurdes invraisemblances ; nos yeux et nos oreilles sont trop charmés par cet idéal de beauté romantique, qui substitue le rêve et l'extase à la logique claire aimée des classiques.

LE COURRIER DES LETTRES

Roger Duhamel

Pendant les années de l'occupation, la position politique, intellectuelle, voire morale, des Canadiens français s'est trouvée très complexe. Ils aimaient la France, d'un seul élan, d'un seul coeur. Ils souffraient de la défaite militaire qui leur apparaissait comme un attentat aux valeurs supérieures de l'esprit et ils se prenaient à désespérer de l'avenir du pays très cher. A vrai dire, ils n'avaient jamais aimé beaucoup la IIIe République ; ses excès démagogiques et anticléricaux, son instabilité ministérielle, ses scandales politico-financiers, sa littérature qu'on voulait dire faisandée, tout les éloignait de la France contemporaine. J'estime qu'il y avait dans cette appréciation une bonne part de préjugés soigneusement entretenus par une école de pensée qui ne pardonnait pas à la France d'avoir fait la Révolution. Je ne suis pas de ceux, je m'empresse de l'affirmer, qui voient dans le chambardement excessif de 1789 l'aube des temps nouveaux, l'origine du progrès contemporain. Comment toutefois ne pas reconnaître que ce soulèvement, préparé de longue main par les penseurs du XVIIIe siècle, ne correspondait pas à une exigence impérieuse des temps nouveaux ? Il n'empêche qu'au Canada français, on voulait rejeter en bloc, sans bénéfice d'inventaire, l'héritage de la Révolution, pour ne retenir de l'histoire de France que les siècles de la monarchie.

C'est dire que la grande majorité d'entre nous a cru qu'un redressement devait originer du désastre et que le régime de Vichy renouait la tradition depuis longtemps rompue avec un passé aboli. D'aucuns mirent même leurs espoirs dans la Révolution nationale lancée par le maréchal Pétain, sans songer qu'aucune restauration véritable n'est possible en présence d'un ennemi implacable, qui ne peut permettre, sans attenter à sa propre sécurité, qu'un pays procède à sa régénération. Et puis peu à peu la propagande du général de Gaulle, le premier résistant de France, accomplit sa besogne et obtint des résultats. Les Canadiens français avaient d'excellentes raisons de se méfier, du fait que les émigrés français qui se livraient à cette oeuvre de diffusion n'avaient pas tous une réputation sans tache. Nous eussions aimé qu'un général se battit, au lieu de se perdre au milieu des intrigues politiques à Londres et à Alger. Comme d'autre part à Vichy, il apparaissait de plus en plus évident qu'on utilisait le prestige d'un maréchal de France, personnellement au-dessus de tout soupçon, aux fins d'un collaborationisme abject, la cote du général de Gaulle, dont le caractère tranchant et autoritaire n'était pas fait pour déplaire à plusieurs de nos compatriotes qui nourrissent toujours la nostalgie d'un chef dur et fort, commença à monter. D'autant plus qu'une fois arri-

vé en France, il se montra intransigeant à l'endroit des communistes et qu'il tenta, difficilement, de pratiquer une politique de grandeur au sein du maquis international. Son refus d'accepter une constitution fort discutable en ses principes et dangereuse en ses applications devait nous le rendre sympathique. Isolé aujourd'hui dans l'attitude altière qu'il a choisi de prendre devant l'histoire, il demeure une figure au profil d'épopée.

Notre sentiment sur le régime de Vichy doit donc être nuancé, s'il veut être équitable et conforme aux faits. Il faut d'abord distinguer entre les diverses étapes qu'il a parcourues. Au début de fort honnêtes gens, peut-être mieux intentionnés que prudemment avisés, ont voulu limiter les dégâts en apportant leur adhésion à l'illustre vieillard qui tentait d'assumer en sa personne le douloureux destin de sa patrie humiliée. Il y eut là des concours spontanés et parfaitement désintéressés, dont l'histoire impartiale retiendra la générosité. Par la suite, ces éléments sains furent progressivement éliminés pour livrer la place aux combinards, aux écumeurs et aux ralliés. Il est donc tout à fait injuste de porter une condamnation sans réserve du gouvernement de Vichy. Il y a eu tellement de cas d'espèces qui exigent une analyse particulière et un jugement différent.

Il existe encore peu de pièces, peu de documents qui nous permettent de nous former une vue aussi approximative que possible de ces années troubles. L'ouvrage de Du Moulin de Labarthète, **Le Temps des Illusions**, paru en Suisse à l'enseigne du Cheval ailé et distribué au Canada par les soins de la maison Beauchemin, comble une lacune. Ce sont des souvenirs personnels qui s'étendent de juillet

1940 à avril 1942. L'auteur ne cherche pas à porter des jugements définitifs. Il raconte simplement, sans aucune passion, ce qu'il a vu, il relate des événements auxquels il a été mêlé à titre de chef de la maison civile du maréchal. Il était aux premières loges pour savoir de quoi il retournait. Quand le vent a changé, quand le gouvernement est devenu l'instrument de Laval, il n'en était plus, et il n'est pas rentré en France depuis. Les collaborateurs ne lui pardonneront jamais d'avoir dénoncé leurs manigances et leurs basses intrigues, tandis que les éléments qui triomphent actuellement en France lui reprocheront toujours d'avoir appartenu un temps au régime de Vichy. C'est le sort habituel des hommes probes et modérés, dans une époque où les extrémismes se déchirent mutuellement. L'heure du raisonnement pondéré n'a pas encore sonné.

M. Du Moulin de Labarthète est un annaliste minutieux, il ne nous fait grâce d'aucun détail et nous lui en savons gré, car les bribes de conversations qu'il rapporte, les menus incidents qu'il décrit, tout cela a une valeur considérable pour l'histoire, tout cela donne aux événements leur atmosphère sans laquelle il est difficile de se rendre un compte exact de ce qui s'est passé. Au surplus, il sait écrire, ce qui ne gâte rien. Son récit se lit avec un intérêt qui ne se dément pas. Nous assistons par ses yeux à la pagaïe des premières semaines qui ont suivi l'effondrement militaire et politique de la France. Puis, c'est la tragique entrevue de Montoire, en octobre 1940, après laquelle Pétain avouait lui-même que sa surdité l'avait empêché de rien comprendre aux propos de son bouillant interlocuteur. Arrivent le 13 décembre et l'arrestation de Pierre Laval, qui parviendra, grâce à l'appui

d'Abetz, à retrouver ses hautes fonctions dans l'Etat. C'est surtout dans ses jugements sur les hommes que Labarthète nous fournit les plus précieuses informations. Il cherche constamment à être équitable et je crois pour ma part qu'il y réussit. Aucune admiration sans réserve, aucune haine sans miséricorde. N'est-ce pas ce qu'exige la vie, où le meilleur est toujours mêlé au pire ? Et cela évoque à mon esprit le jugement de Corneille sur le cardinal de Richelieu : Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal — Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Les amateurs de lettres apprendront par ce livre quels étaient les écrivains qui fréquentaient à Vichy. Tous n'étaient pas reçus avec les mêmes égards et l'on marquait beaucoup de réserve à l'endroit de ceux qui manifestaient un enthousiasme malsain pour la collaboration. Labarthète en dresse une galerie imposante. En déjeunant avec le maréchal, Paul Valéry se plaignait des empiètements des Allemands, de l'insuffisance de rutabagas et de ses embarras d'argent. Maurras, qui n'était pas du tout le commensal régulier, comme on l'a faussement prétendu, faisait semblant d'entendre son hôte qui exagérait lui aussi sa surdité par courtoisie.

Jérôme Tharaud évoquait ses souvenirs sur Vienne et sur Péguy. Paul Hazard, Henry Bordeaux, Georges Lecomte, Emile Mâle, Louis Madelin ne vinrent qu'une fois, tandis que le détestable et vicieux Abel Bonnard s'invita lui-même, au grand déplaisir de

l'entourage du maréchal. Pierre Benoît ne fit que passer, car cette ville de malades l'ennuyait prodigieusement. André Chaumeix prodiguait les trésors de sa conversation pleine de gaieté et de sagesse, alors que le regretté Louis Gillet, pour des raisons mal définies, était assez mal vu. Le duc de Broglie fit un soir à table le récit de ses premières années de marin. Joseph de Pesquidoux, l'auteur du Livre de Raison, agréait particulièrement au maréchal.

Environ ce temps, Jean Giraudoux était installé tout près de Vichy, chez son frère médecin, à Cusset, et il avait fondé avec Le Corbusier et Pierrefeux, une Ligue de l'urbanisme. Il fallait transformer, de fond en comble, l'habitat des campagnes, planter le long des rivières, des villes d'aluminium ou de mica, tirer du verre et de la matière plastique de durables effets. Y avait-il projet plus séduisant pour l'enchanteur de la féerie giralducienne ? En séjour chez Valéry-Larbaud, Léon-Paul Fargue, toujours malade, apporta un jour au maréchal un exemplaire de son Piéton de Paris, avec cette dédicace d'une gentille coquetterie : Hommage d'un vieil arbuste à un jeune chêne. Alphonse de Châteaubriant, Jacques Chardonne et Bernard Grasset représentaient, eux, la collaboration sans limites. René Benjamin se faisait le thuriféraire ridicule et obséquieux de Pétain, dont il exaltait jusqu'aux erreurs et aux fautes. Bernard Fay faisait adroitement sa cour pour supplanter Jérôme Carcopino au ministère de l'Education nationale. René

Gillouin, qui vient de publier un remarquable ouvrage intitulé *Aristarchie* ou recherche d'un gouvernement, contribuait à la rédaction des messages officiels. Saint-Exupéry, le regretté Saint-Ex, parut aussi à Vichy pour solliciter un passeport qui lui permettrait de ce rendre aux Etats-Unis, de même que Jouvett, avant son départ pour l'Amérique latine. L'auteur manifeste une prédilection particulière pour deux écrivains sympathiques au régime, Henri Massis et Thierry Maulnier. Hasard des événements : le premier est au ban de l'opinion publique, tandis que le second, qui signait pourtant des bulletins militaires à l'Action française, reçoit aujourd'hui des offres de collaboration aux revues et journaux actuellement en vogue. Un mot de Massis sur Maritain, qu'il a bien connu, vaut d'être rapporté. A un interlocuteur qui s'étonnait que ces deux hommes, tous deux parrains d'Ernest Psichari, fussent désormais dans des camps opposés, Massis répondit : "Maritain a toujours eu une vocation d'ambassadeur. Il s'est cru, de bonne foi, le délégué naturel de la "pensée libre" aux Etats-Unis. Sa femme l'y a d'ailleurs poussé. Moi, je défends mon petit coin d'Occident." Pourquoi ne pas admettre que les deux hommes ont des motifs aussi honorables pour avoir agi chacun différemment, dans le sens qui correspondait à l'idéal et à la vocation de chacun ?

On n'en finirait pas de glaner dans ce livre si riche de notations de toute nature et qui reconstitue toute une époque. Les pages consacrées à la personne du maréchal Pétain sont em-

preintes d'une amitié douloureuse qui n'excut pas le souci de l'objectivité. Après avoir soigneusement passé en revue ses qualités et ses défauts, ses forces et ses insuffisances, Du Moulin de Labarthète conclut : "De cet homme, qu'abusa sa confiance en son étoile, en sa survie, de cet homme sage et réfléchi, où "l'harmonie des proportions moyennes" faisait sourdre, au physique comme au moral, la vraie beauté, je n'ai jamais vu jaillir nulle bassesse, nulle mesquinerie. Il aimait son pays. Il l'aimait beaucoup. Ce fut, peut-être, la seule chose qu'il aimât. Il mit, à son service, toute la passion dont il était capable. Il ne l'a pas servi comme il l'aurait souhaité. Mais ses lèvres n'auront jamais murmuré que des paroles de noblesse".

Le temps des illusions déplaira à la fois aux naïfs qui ne jurent que par le maréchal Pétain et aux fanatiques qui l'eussent désiré voir troué de douze balles dans la peau. Par contre, je suis d'avis qu'il gagnera la faveur de tous les esprits droits, qui ne s'érigent pas en juges prématurés et qui essaient de démêler, dans la nuit épaisse, quelques lueurs de vérité.

* * *

Trois-Rivières nous avait déjà donné un écrivain de race dans la personne de Clément Marchand, depuis trop longtemps silencieux. La charmante ville mauricienne nous offre aujourd'hui un poète authentique, Alphonse Piché. C'est un événement assez rare dans notre vie littéraire pour que nous prenions un vif plaisir à le souligner d'un double trait. Non que ce jeune homme possède des dons

éclatants qui l'imposent d'emblée dans le monde des lettres ; mais il y a en lui une vision poétique de très riche qualité, un sens du rythme qui est loin d'être fréquent. Ce qui suffit à nous réjouir et à oublier certaines incorrections grammaticales, certaines gaucheries qu'un métier plus assuré auront tôt fait disparaître.

Ces **Ballades de la petite extrace** (Editions Fernand Pilon) se lisent avec joie ; elles sont de la meilleure veine populaire, sans concession à l'argot d'un Jehan Rictus ou d'un Jean Narrache. Piché a voulu au contraire retrouver les sources anciennes, médiévales, de notre parlure et nous les restituer avec une allégresse communicative. Et nous conservons l'agréable étonnement de nous retrouver de plainpied dans ces vers d'allure vétuste, qui n'ont rien perdu de leur alacrité. Au lieu de rechercher les déformations du langage et son abâtardissement, le poète nous plonge aux origines, il nous entraîne à sa suite dans un pays très ancien où nous ne sommes pas du tout désorientés. C'est le privilège d'un art qui ne triche pas, mais recherche et découvre les vérités premières.

D'aucuns lui reprocheront peut-être d'être intelligible. Je sais que c'est là un crime irrémissible. Au lieu de s'amuser à de complexes échafaudages géométriques, Piché a préféré se jeter à corps perdu en pleine matière humaine. Les joies, les tristesses, les espoirs qu'il chante, tout cela n'est pas d'une âme d'esthète décadent ; nous les ressentons nous-mêmes avec la même intensité, et nous pouvons sans fausse honte vibrer à ces rythmes sautillants et rapides, où il utilise avec maîtrise l'octosyllabe souple et chantant. Il y a assurément du Villon, ce lyrique d'une éternelle jeunesse, dans ces ballades où le poète sait toujours

conserver le sourire gouailleur, même s'il lui arrive de s'attendrir. Le spectacle de la rue l'attire et le retient. Ce qu'il y voit, il l'exprime directement, sans biaiser. Au passage, il porte bien un jugement mais un jugement si discrètement exprimé qu'il n'entrave la marche de ces brefs poèmes. Il y a l'émotion et de la cruauté dans une ballade comme **Filles** :

*Holà ! passants, raccrochez-vous,
Raccrochez les filles de vie,
Les filles de vos rendez-vous
A vos fredaines asservies
Comme pendus à la poulie ;
Fi ! du scrupule et bas le nez,
C'est par vous tous qu'on est rôties ;
Peut-on, sans vous, nous inhumer ?
C'a commencé par un de vous
Qui nous fit force piperies,
Que l'on aima par dessus tout
Malgré bon nombre d'avaries ;
Puis, ce fut chose bien finie :
L'oiseau ailleurs s'était branché
Nous livrant seule à l'infamie . . .
Peut-on, sans vous, nous inhumer ?
Nous serons folles pour les fous ;
Aux artistes : Dames Jolies,
Pauvres avec les sans-le-sou,
Nous serons Paul et Virginie ;
Chaque loque sera servie
Et roule le fichu métier
Jusqu'à la mort ou la phtisie ;
Peut-on, sans vous, nous inhumer ?*

ENVOI

*O ! vous, délicates Mariés
Qui sous vos draps chastes dormez,
Pitié pour les urnes ternies
Où s'abreuvent vos fiancés.*

Le dernier trait est féroce et va loin. On en trouve d'autres aussi percutants dans ces **Ballades**. Mais il y a aussi beaucoup de douceur, notamment quand le poète s'arrête pour chanter la Vierge Marie, avec une tendresse qui évoque irrésistiblement la Ballade à Notre-Dame que Villon com-

posa pour sa mère **povrette et ancienne**. Il n'est pas jusqu'au sentiment, si fréquent, de la mort, qui ne nous fasse songer au pauvre escholier implorant ses frères humains, **qui après nous vivrez**. Le lecteur attentif découvrira aussi quelque traces à peine perceptibles de la ferveur verlainienne, d'une touchante humilité.

C'est le mérite de Piché que nous pouvons, sans avoir à nous excuser, citer à son sujet les noms de grands poètes; s'il retrouve d'instinct leurs thèmes et souvent leurs sentiments, il conserve néanmoins sa personnalité intacte. Et leur compagnonnage ne l'écrase pas. Je ne retiendrai pas le souvenir de Baudelaire, dont la perfection de la forme est très éloignée de la familiarité de Piché, mais comment ne pas croire que Francis Carco, le charmant poète de la pluie, des pierreuses et des mauvais garçons, ne sourirait pas d'aise à la lecture du poème qui débute ainsi :

*Vient la grise mélancolie
Diffuse en le salon terni
Quand frêle et douce bruit la pluie
Par les dehors indéfinis.
Oh ! les silences attendris
De la longue soirée éclose
Sous le firmament bas et gris.
Alors qu'il pleut parmi les choses.*

Alphonse Piché est un poète de saine extrace. Ou je me trompe fort ou ses **Ballades** méritent d'être marquées d'un caillou blanc dans notre jeune littérature. Il a retrouvé les sources vives de notre génie national — et j'entends cette expression bien au-delà de nos frontières politiques. La notice très intelligente qu'a rédigée à son intention son concitoyen Clément Marchand devrait dispenser de tout commentaire superflu. Il nous est bien permis toutefois de nous réjouir d'une acquisition de prix dans le rayon des poètes. Pour ce volume, Aliné Piché a

exécuté des dessins d'une grande sobriété où s'avère un talent prometteur

* * *

Maurice Huot ne se limite pas à son travail de journaliste. Il se réserve des zones privilégiées — **des parcs de silence**, dirait George Duhamel — pour rêver. Dans **Poèmes et satires** (Editions Fernand Pilon), il nous livre quelques impressions de son âme de poète. Des impressions fugaces, d'une grande délicatesse de touche, peut-être parfois excessive. On souhaiterait un tempérament plus viril, et moins de vague dans les sensations, moins de convenu, moins d'apprêté. Ses vers se soumettent à une prosodie correcte et sans imprévu. Il leur manque cet éblouissement qui traduit la redécouverte d'un univers personnel. N'éprouvons-nous pas le sentiment du trop connu à lire des vers comme ceux-ci :

*L'automne est revenu jeter la feuille au vent
Et la frileuse fleur a fermé sa corolle,
Attendant que le sort à la bise l'immolle . . .*

Sans doute sommes-nous plus exigeants, mais nous avons quelque mal à nous émouvoir "aux volutes du rêve", aux "lilas blêmes" et aux "jardins fanés". Cette bimbeloterie impressionniste sonne faux, son clinquant ne nous donne pas le change sur la pureté du diamant. Huot a tort de s'abandonner trop facilement à des sentiments, qu'on veut croire sincères, mais dont il ne parvient pas à rajeunir l'expression. Plusieurs de ses vers sont musicalement réussis, mais ils marquent leur âge; ils ne correspondent plus à l'état de notre sensibilité. L'alanguissement nostalgique n'est plus notre fort; nous aspirons à des nourritures plus riches de chair et de sang.

C'est dans la description minutieuse qu'excelle Maurice Huot. Quand il consent à se débarrasser du vague à l'âme, il atteint à des raccourcis très

vivants; notamment dans les premiers vers du **Vieux forgeron** :

*L'enclume, le marteau, le fer incandescent.
L'atelier sombre, et le soleil éblouissant,
Qui entre par la porte et la fenêtre ouvertes.
Le docile cheval qui tend son pied inerte,
Et l'étrincelle d'or qui jaillit du fer roux . . .*

Ce volume se compose, comme son titre l'indique, de deux parties distinctes. Je me demande pourquoi l'auteur a retenu ce qu'il appelle des satires et qui sont en réalité des gazettes rimées. Elle ne sont pas dépourvues de mérites, mais la caducité les menace. Le sens aigu de l'observation, l'humour latent, le trait ironique, tout cela suffira-t-il à leur conserver la vie ? Le genre est malheureusement éphémère et souffre mal la publication en volume. Nous les lisons sans nul déplaisir; plusieurs font encore sourire, mais le temps les menace.

Poèmes et satires possède l'avantage de nous faire pénétrer chez un amant sincère de la poésie. Son culte de la beauté supplée à un envol parfois un peu court.

* * *

Le poète Albert Ferland était un très digne homme. Tout en lui inspirait le respect : son attitude déferente et réservée, sa droiture d'intentions, la fidélité à son rêve de beauté et jusqu'à ces faux-cols empesés qu'on ne voyait plus qu'à lui. Il mena une existence sans ostentation, à la poursuite patiente de son idéal. S'il ne fut pas un grand poète, il aima beaucoup la poésie; dans ses vers s'expriment à la fois son amour intense de l'art et son patriotisme vibrant. Aucune bassesse, aucune concession au vulgaire. S'il désira la gloire, il ne s'imposa aucune servitude pour y atteindre. Il lui suffisait d'œuvrer dans le sens qui était le sien. Jusqu'à soixante-dix ans, il demeura fermement attaché aux émois intellectuels de sa jeunesse; à vrai

dire, son chant ne se modifia guère au cours des années, il conserva toujours la même ferveur.

On publie aujourd'hui, à titre posthume, le livre cinquième de son **Cana-
nada chanté**, intitulé **Montréal ma Vil-
le natale** (Jules Ferland, éditeur). Ce sont des poèmes consacrés à des aspects divers de notre ville et s'étendant des temps anciens de Ville-Marie jusqu'à nos jours. Non pas une épopée se conformant rigoureusement à un plan soigneusement établi d'avance, mais plutôt des vers écrits à diverses époques et qui trouvent ici leur place, un peu au hasard. Il y a dans tout cela une idée maîtresse ou mieux un sentiment dominant : c'est un sentiment très sincère d'affection pour Montréal, un sentiment qui affleure, quand il ne s'exprime pas bruyamment, dans chaque poème.

Je goûte beaucoup plus Ferland quand il s'abandonne, avec une nonchalance non entièrement dépourvue de grâce, à des évocations nostalgiques de lieux et de scènes qu'il a connues dans sa jeunesse ou dont il a entendu parler jadis. Mais il a grandement tort de ne pas s'en tenir à ces souvenirs discrets et mélancoliques pour se transformer en barde héroïque. Quand il célèbre les fastes d'autrefois, son accent est trop délibérément solennel et pompeux pour nous émouvoir. Dans ce rayon, Fréchette a commis beaucoup de fautes de goût, mais il avait tout de même plus d'ha-
leine, plus d'élan. Comment ne pas juger comme des vers d'écolier appliqué l'échantillon suivant :

*Montréal, ton orgueil peut vanter ton berceau,
L'audace de ta foi dans ce Monde Nouveau,
O Ville chevalière aux bords du vierge Fleuve,
Tu peux vanter Dollard et ton fier Maisonneuve,
Et ton prime clocher sous le ciel laurentien,
Annonçant l'avenir de ton peuple chrétien.
Le Ciel a protégé tes armes, ta vaillance,
Ces heures de combats, de sublime semence;
En ces temps glorieux combien brillent de noms
De soldats, de martyrs, de faiseurs de sillons !*

Depuis Crémazie, comme nous en avons lu des vers de cette venue, ni meilleurs, ni pires ! Nous souhaitons vraiment autre chose. Mais Ferland, à plusieurs reprises, s'élève contre le progrès, il porte ses yeux vers le résolu, vers l'aboli. Il n'est pas de son temps, il préfère vivre un beau rêve. Il lui arrive ainsi, quand il consent à ne pas vitupérer ce que Montréal est devenu, de dessiner quelques charmantes esquisses, comme cette **Fête au château de Ramesay**, qui commence par ce quatrain allègre et séducteur :

Le vieux château ce soir, pour un dîner de
[rois,
Devant ses peupliers déborde de lumière,
Dans son antique salle aux grands portraits
[sévères,
Il imite, joyeux, quelque bal d'autrefois.

Le grand malheur de Ferland, dont les dons n'étaient pas éclatants mais qui y suppléait par une consciencieuse application au travail, c'est d'avoir refusé son époque et de s'être attardé à des formes d'art et à des sources d'inspiration qui n'avaient plus cours ou qu'il eût fallu quelque génie pour renouveler. Ses poèmes portent leur date; ils appartiennent à l'Ecole littéraire de Montréal dont il fit partie. Il n'est donc pas étonnant que le lecteur de 1946 éprouve une espèce de dépaysement à ouvrir ce livre récent. Albert Ferland s'est survécu à lui-même et c'est toujours un grave inconvénient pour un écrivain; ses contemporains ne sont pas tenus de le replacer d'eux-mêmes dans la perspective qui est la sienne.

* * *

Il y a déjà quelque temps que j'ai sur mon bureau un recueil de vers de Georges Boiteau, **Essor vers l'azur** (Editions du Lévrier). Le titre conventionnel me retenait de parcourir ces pages. Et la personnalité de l'auteur me demeurait parfaitement inconnue.

À le lire, j'ai découvert un homme animé des meilleurs sentiments du monde et nullement insensible aux enchantements de la nature. Boiteau ne s'efforce pas de rajeunir les procédés de la prosodie; il se soumet volontiers aux rythmes depuis toujours en usage. Il ne se permet même pas beaucoup d'originalité dans le traitement de thèmes depuis longtemps utilisés. La correction supplée à la spontanéité. La simplicité du vers avoisine parfois la prose. Peu d'élan, à vrai dire, peu d'essor vers l'azur !

Boiteau parvient néanmoins à rendre vivantes certaines descriptions. Je ne donnerai ici qu'un exemple de sa manière très dépouillée; c'est un sonnet qu'il a intitulé **La journée du mendiant** :

Derrière l'aube en feu qui monte grandiose,
Le brasier du soleil s'anime à l'orient;
Sur une route, un court vieillard, pris
[d'ankylose,
Traîne ses haillons gris et verts de mendiant.

Misérable exhibant sa vieillesse morose,
Son dos rond, ses doigts tors et son air
[suppliant,
Il frappe au logis clos, demande quelque
[chose,
Mais le monde sans âme éloigne l'indigent.

Il quête ainsi longtemps le sou, de porte
[en porte,
Et le fardeau des jours douloureux qu'il
[emporte
Le rend encor plus sombre et le montre
[plus vieux.

C'est alors qu'il s'assied au loin des clairs
[villages,
Harassé de la marche et des enfant volages,
Son coeur lourd comme un soir d'automne
[pluvieux.

De la poésie ? Si l'on veut, et en confondant au préalable versification et poésie. Aucune image frappante, aucun accent d'un lyrisme authentique et personnel. **Essor vers l'azur** n'ajoute pas grand chose à notre littérature poétique.

* * *

L'étranger commence à s'intéresser à nos lettres. On apprend récemment

que les Editions de la Jeune Parque, à Paris, doivent publier sous peu le **Bonheur d'occasion**, de Gabrielle Roy, qui vient d'obtenir le prix de l'Académie canadienne-française. D'autre part, le roman de Lemelin, **Au pied de la pente douce**, paraîtra aux Etats-Unis à une date encore indéterminée. Et voici que je reçois le très beau conte paysan de Germaine Guèvremont, **Le Survenant**, paru chez Plon, dans la collection de l'Epi, qui se proposent de publier des oeuvres **qui gardent ou qui rendent un sens humain à la vie humaine**, ce qui, à proprement parler, ne veut rien dire. Mais passons. Ce qui importe pour nous, c'est qu'un

écrivain de facture solide comme Mme Guèvremont est parvenu à franchir le mur d'indifférence que les Français ont toujours dressé contre nos productions intellectuelles. Après un Ringuet et un Desrosiers, elle connaît l'honneur d'une édition parisienne. Nous pouvons nous en réjouir, puisque ce livre ne nous desservira sûrement pas auprès du public français. Olivar Asselin aimait répéter : C'est national, sans être bête ! Au sujet du **Survenant**, je dirai pour ma part : C'est paysan, sans être nicais et sans être mal écrit ! Que l'auteur, qui a déjà mérité le prix Duvernay et le prix David, en soit de nouveau félicité.

